

Ils durent faire contre mauvaise fortune bon cœur et accélérer leurs préparatifs.

— Nous n'agissions que dans l'intérêt de notre chère compagne de voyage, expliquèrent-ils au chef de la caravane.

Cependant les deux complices se sentaient repris d'une crainte vague.

Pourquoi ? Ils n'auraient su le dire.

Blanche continuait à leur parler avec la même douceur polie, avec la même confiance tranquille.

Les douze premières journées de marche se firent sans trop de fatigue, on trouva des puits en assez grand nombre, l'eau en était quelquefois excellente, presque toujours buvable.

On était arrivé au Tanezrouft.

Il fallait traverser ce plateau calcaire qui mesure environ cinquante lieues du nord au sud, plateau aride, frappé de stérilité et n'offrant aux chameaux que de maigres pâtures.

On n'y rencontre aucun puits ; les caravanes doivent s'approvisionner en conséquence.

On mit huit jours à faire ce trajet pénible.

Blanche souffrait sans prononcer une plainte ; son énergie d'emp-



La Touareg lut les quelques lignes... (P. 10, col. 2.)

tait la douleur. Pour atteindre le but sacré qu'elle s'était proposé rien ne pourrait l'arrêter que la mort.

Dans la fièvre qui la dévorait, l'image de Renaud était sans cesse présente à son imagination.

Elle le voyait quelquefois sanglant et tendant les bras vers elle.

Cette vision, loin de l'effrayer, excitait son courage.

En dépit de toute vraisemblance, de tout raisonnement, elle espérait le revoir vivant.

Cependant, des défaillances, des heures de découragement pesaient parfois sur elle.

Comment, si Renaud vivait, n'avait-il pu, depuis tant d'années, faire parvenir de ses nouvelles ?

Cette question qu'elle s'adressait anéantissait ses forces, lui enlevait momentanément tout espoir, imposait à sa raison l'impossibilité d'espérer.

Elle espérait pourtant, elle espérait malgré tout !

Une voix plus forte que sa volonté, du fond de sa conscience, lui criait d'espérer.

— Non, se disait-elle. Dieu n'a pu m'accabler ainsi, m'enlever à la fois ceux que j'aimais ; non, mon cher Renaud et Georget, mon enfant, mon cher petit Georget !

Des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux à ces souvenirs. Mais, bientôt, l'espérance faisait battre son cœur ; les paroles du vieil Arabe lui revenaient à l'esprit ; elle y trouvait de nouvelles raisons de croire.

Dieu peut tout ce qu'il veut ! S'il a voulu que Renaud vive, Dieu a fait ce miracle ! S'il veut que je retrouve mon Georget, il guidera mes pas vers lui !

Elle cachait ses espérances à son beau-frère et à Montaiglon.

La méfiance contre eux germait dans son cœur.

Prévenue contre eux, elle les observa et fut frappée de détails que jusqu'alors elle n'avait pas remarqués ; leurs chuchotements, l'expression sardonique des regards que Montaiglon jetait de côté sur elle, la fausseté mielleuse de son beau-frère, son obséquiosité, ses mines attendries, admiratives en la contemplant !

Elle se demandait si l'humilité jouée de Gaston ne lui répugnait pas plus encore que le ton tranchant, l'air dur de Montaiglon.

Elle se tenait en garde contre tous deux.

La caravane approchait de Tombouctou.

L'impatience de Blanche de Pervenchère s'augmentait pour ainsi dire à chaque pas.

Encore quatre jours, plus que trois, plus que deux ! ...

Pourrait-elle voir Ben Rabbah ou son père ?

Oh ! combien elle fondait d'espérances sur cette entrevue !

Quelles mystérieuses choses contenaient le papier qu'elle serrait entre ses mains ?

Ces lignes que, seul, devait lire le caïd, que lui révéleraient-elles ? Blanche se disait que, bientôt, elle allait le savoir.

Les pensées de Gaston et de Montaiglon étaient de nature diamétralement opposées ; plus ils approchaient de la "Reine du Niger", de la ville de Tombouctou où, à cette époque, peu d'Européens avaient pénétré, plus ils se sentaient glacés de peur.

Pourquoi ? Ils n'auraient su le dire. Blanche restait avec eux ce qu'elle avait toujours été, simple et gracieuse.

Leur effroi d'entrer dans la ville devenait plus grand, d'heure en heure.

Lorsqu'on fut en vue de Tombouctou, Montaiglon entra sous la tente de Gaston et lui dit à brûle-pourpoint :

— Décidément, non, il ne faut pas que la caravane entre dans cette ville ! ... Je flaire un danger ! ... Les airs de sainte nitouche de ta belle-sœur ne me disent rien qui vaille ! ...

"L'ennemi est là, continua-t-il en désignant la direction du sud, là, entre ces murailles blanches. ...

— L'ennemi ! qu'entends-tu par ce mot ? ... De quel ennemi veux-tu parler ?

— Je l'ignore, mon cher Gaston ; je ne puis rien préciser, mais, ce que je sais bien, c'est que si ta belle-sœur entre à Tombouctou, nous sommes perdus !

— Comment, toi qui t'es si souvent moqué de mes craintes que tu qualifiais d'imaginaires, toi, Montaiglon, tu parles ainsi !

"As-tu donc appris quelque chose de menaçant pour nous ?

"Je t'en prie, parle ; je ne crois pas de ta part à des terreurs superstitieuses ; tu as quelque motif réel de craindre !

"Réponds-moi, dis-moi toute la vérité ! Je saurai braver le péril, y faire face, prendre les mesures nécessaires pour le conjurer !

— Je t'assure ! mon cher Gaston, que je ne sais rien de particulier. ... j'ai surpris quelques mots, voilà tout !

— Tu me fais mourir avec tes précautions, voyons, que sais-tu ? Qu'as-tu entendu dire ?

— Peu de chose, mais ce peu m'inquiète.

Montaiglon s'interrompit, hésitant.

— Parle, je t'en prie, fit Gaston tout pâle.

— Eh bien, voilà ; une négresse au service de ta belle-sœur lui a entendu dire dans son rêve : Renaud, je te reverrai ! Que j'atteigne Tombouctou et les traîtres seront punis !

— Et c'est là ce qui t'effraie ! Un rêve de femme !

— Oui, cela m'effraie, je l'avoue.

— Que veux-tu faire ? Comment espères-tu conjurer le péril dont tu nous crois menacés ?

Les regards de Gaston s'illuminèrent soudain, ses lèvres se décolorèrent, il s'écria en saisissant les poignets de Montaiglon :

— Je vois où tu veux en venir, démon ! Cette comédie de la crainte que tu me joues, ces dangers dont tu nous prétends entourés, mensonges ! ... Oh ! je devine tes pensées sanguinaires ; tu veux le sang de Blanche, de Blanche que tu hais !

"Non, tu n'obtiendras pas cela de moi ! Celle que tu hais, je l'aime avec passion ! ... je veux la posséder. ... Pour arriver à ce but, je renoncerais à la fortune de Renaud, tu entends, je consentirais à vivre pauvre !

— Tu deviens fou, Gaston, reviens à toi ! ... Je ne te demande pas en ce moment la mort de ta belle-sœur, je veux l'empêcher d'entrer à Tombouctou.

— Jamais elle n'y consentira, quoi que tu puisses dire.

— Aussi n'ai-je pas l'intention d'user de l'éloquence avec elle ; je sais bien que je perdrais mon temps.